

## *Prologue*

Ce livre est le fruit de ma curiosité professionnelle pour un fait divers qui défraya la chronique des années 30 et qui divisa l'Italie en deux : l'affaire de l'Amnésique de Collegno, encore appelée l'affaire Canella-Bruneri, une histoire d'amnésie, la spoliation d'une identité.

Alors même que j'étudiais les pièces officielles du dossier Canella, j'eus la chance inespérée, dans les années 1998, de connaître à ma consultation de psychanalyste quelques patients affectés également d'une amnésie d'identité, syndrome aussi rare que complexe. Cette incroyable coïncidence me permit de prolonger ma réflexion sur cette énigme. Comment est-il possible qu'un homme oublie son nom, son prénom, son histoire ? Mon désir de comprendre Giulio Canella, cet homme en lutte contre l'anéantissement psychique, au nom doublement arraché et dont le drame remontait à une période aussi lointaine, en fut renforcé.

C'est elle, Giulia Canella, la femme de Giulio, qui devait dire tout cela, elle, doublure de son nom, mémoire vive, car, il est vrai, une seule lettre suffit pour prétendre à la vérité.

Et à moi donc de l'écrire, tantôt à la première, tantôt à la troisième personne du singulier...

Les propos que je lui prête, dans ce livre, sont basés — à quelques exceptions près (les trois rêves \*) — sur ce qu'elle a écrit, une immense correspondance avec son mari et avec leurs enfants, et les souvenirs de famille qui m'ont été rapportés.

\* Voir p. 45, p. 62 et p. 94.

J'ai suivi le cours exact des événements en comparant, à chaque fois le plus soigneusement possible, les différentes versions. J'en ai respecté la chronologie \*, la structure, les interlocuteurs. J'ai tenté de rendre compte des désinvoltés négations du destin, lesquelles peuvent massacrer pour toujours la trajectoire d'un homme ne demandant qu'à être heureux et à faire le bien. En cela je pense pouvoir dire que je suis restée profondément neutre. J'ai maintenu mon pari, celui de dire le vrai, celui de tenir compte de l'effort des personnes à dire le juste, celui d'être au plus près de l'incroyable histoire d'un homme, d'un couple, d'une famille, d'un nom. Cela a un prix. C'en est fini de la comédie, du *pasticcio* à l'italienne.

Ce récit est donc l'envers de l'histoire officielle.

Tous les documents que je cite dans cet ouvrage sont référencés. J'ai également tenu compte des non-dits, des silences, des lettres restées mortes et d'une tombe qui, aujourd'hui encore, réclame aux autorités civiles italiennes son juste nom.

Tertullien l'écrivait déjà il y a quelques siècles. L'acharnement contre le *nomen* ne fait que cacher l'absence de *crimen*. Ce qui s'est passé dans l'histoire de l'Amnésique de Collegno n'est pas le nom d'un crime mais bien plutôt le crime d'un nom.

\* Voir Chronologie, p. 155.

# I

## LA VIE EN MAJUSCULE

*Giulia ressemblait à son père, Francesco. Comme lui, elle était droite et sincère. De lui, elle aurait probablement pris davantage si son destin n'avait pas été si cruel. À l'âge de cinq ans, elle perdit sa mère puis, l'un après l'autre, ses quatre petits frères, suite à une épidémie de fièvre jaune. Pour la préserver, Francesco prit alors la douloureuse décision de l'éloigner de Rio de Janeiro. Cet Italien de Padoue, marquis de son état, était venu s'y installer en 1890 afin d'épouser librement celle qu'il aimait. Le mariage avec Margherita Pasqualini, paysanne, était en effet vu d'un mauvais œil par sa famille bigote et conservatrice.*

*Les mauvais augures étaient là, les obligeant donc à se séparer. Encore enfant, aux alentours des années 1900, Giulia fit ainsi son premier grand voyage vers l'Italie. Elle revint pourtant sur cette terre d'argile rouge, trente plus tard, mariée et mère de famille. Retour précipité et définitif aux origines. Mais les origines, elle le savait, c'est là où l'on est attendu.*

*En novembre 1967, un matin, elle reçut cette étrange lettre provenant des environs de Turin.*

« Chère Madame Canella,

Vous serez sans doute étonnée de recevoir la présente et j'espère que votre santé va au mieux, ce qui vous aidera certainement à éclaircir votre vision des choses, à suivre mes conseils et donc à vous décider.

Cela fait maintenant cinquante ans que nous nous sommes rencontrés. Et malgré toutes nos souffrances, le Bon Dieu a bien voulu nous maintenir en vie. J'en profite pour refermer une plaie de longue date. Je serai loyal et franc : qualités qui sont les emblèmes de ma vie.

Je me dois ainsi d'entrer dans les grandes vicissitudes qui firent mourir ma mère de douleur et ma sœur de chagrin !

Et ce refrain qui revient toujours et encore : c'est Bruneri ou Canella ? L'heure est donc venue de faire taire ces insinuations de façon définitive.

Et c'est à vous qu'appartient maintenant cette décision, à vous et en votre âme et conscience. Car maintenant, pour vous comme pour moi, l'âge nous oblige à penser à la fin : à la mort ! Et avant que cela ne nous arrive, il faut agir. En premier lieu, je déclare vous avoir pardonné tout le mal que vous m'avez fait, je suis même prêt à vous tendre la main, au nom de Dieu auquel je crois.

Avec votre âme généreuse et loyale, convoquez donc vos quatre enfants, nés de Mario, mon frère et dites-leur : "À l'époque, je n'étais pas en pleine possession de mes moyens, j'étais malade et j'ai occulté la vérité jusqu'à aujourd'hui... Cet homme que j'ai tant aimé, que par pitié je fis sortir de l'asile psychiatrique tout en sachant qu'il était sain d'esprit et sans en mesurer les conséquences... n'était pas mon mari, le capitaine Giulio Canella, mais le typographe Mario Bruneri ! Pardonnez-moi ! Ayez pitié d'une mère qui a tant souffert !..."

Chère Madame, mon cœur me dit que, si vous libérez votre conscience, vos quatre enfants se jetteront à votre cou, ils pleureront avec vous et auront spontanément pour vous bien plus d'affection et d'estime.

Vous verrez, les choses s'arrangeront pour eux. Quant à vous, les gens honnêtes sauront applaudir votre tardive confession : qui n'a jamais péché ?

Madame Canella, moi aussi j'ai perdu deux fils à la guerre et trois sont survivants. J'ai fait en sorte qu'ils étudient et qu'ils se diplôment, ils ont maintenant une situation enviable. Et c'est en pensant à eux qu'aujourd'hui j'ai décidé de vous écrire, pour que cesse enfin ce désordre : c'est un tel ou un tel ?

Après cela, vous oublierez toute cette triste histoire. Nous pourrions reprendre un contact loyal et sincère ; grâce à une estime renouvelée et réciproque, nous pourrions avoir des pensées conjointes pour nos chers disparus, unis, vous et moi, dans le devoir de faire oublier pour toujours ce charivari.

Je suis convaincu de votre compréhension et de celle de votre famille, j'attends en toute confiance la bonne nouvelle et ce faisant, chaque jour, dans la quiétude de cette maison de repos, j'irai dans la splendide petite église où l'on célèbre la Sainte Messe pour élever une fervente prière et demander au Très-Haut de toucher votre cœur et de vous donner la paix, à vous et à vos enfants qui devant Dieu sont mes neveux.

Béni soit votre tête et puissiez-vous vivre dans une parfaite harmonie de longues années encore et dans l'affection de vos enfants.

Je me nourris d'espoir et je vous adresse mes salutations sincères, en vous remerciant pour le bien que vous avez fait à mon frère. Croyez-moi, je suis votre dévoué,

Felice Bruneri.

Depuis peu, je réside dans cette maison de bon standing car mes trois fils sont actuellement en Afrique en train de monter une affaire et, pour ne pas rester seul, je suis ici dans la paix et le bien-être. À leur retour, dans un an, je retournerai à Gênes où nous avons des industries.

Felice Bruneri. Maison de repos de Mombaruzzo (Asti),  
le 24 novembre 1967 <sup>1\*</sup>. »

*Le regard intelligent de Giulia se détacha de cette lettre pour parcourir les liasses de dossiers qui étaient accumulées dans son petit bureau. Il y avait quelques tableaux accrochés au mur, mais aussi beaucoup de photos. Celles de Giulio, son époux bien-aimé, mort le 11 décembre 1941, à Rio de Janeiro. Celles de tous leurs enfants : Rita, Beppino, Camillo, Éliisa, Béatrice et Amalia. Différents portraits de son fils aîné Beppino occupaient cependant un ordre particulier, des photos de ses premières années, de son*

\* Les notes sont placées en fin d'ouvrage, p. 133.

*arrivée au Brésil, mais aussi des photos qui avaient servi à l'expertise. Son cher Beppino l'avait devancée. Beppino était mort le premier, renversant lui aussi l'ordre des choses selon lequel les parents meurent avant les enfants. Beppino était décédé<sup>2</sup> en Italie en 1966, à l'âge de cinquante ans, d'un mal mystérieux, avaient déclaré les médecins. Lentement assassiné par l'injustice des hommes, pensait la famille.*

*Depuis qu'elle avait quitté, puis retrouvé son pays natal en 1933, Giulia s'était habituée à laisser vagabonder son esprit. Elle savait que, même au prix des larmes, ces longues errances lui apportaient à chaque fois quelque chose qui la renseignait sur elle-même. Ces voyages de l'esprit au pays du néant lui avaient appris au moins une chose : à ne plus avoir peur. Elle croyait en la vie, en l'être, en Dieu. Elle croyait en elle aussi, d'une certaine manière.*

*Elle se laissa bercer par les sonorités du prénom de Beppino.*

*Elle se laissa porter par son intuition et sa mémoire vers l'Italie des années 30, l'Italie de leur départ, celle de leur drame.*

*D'autres images se présentèrent à elle.*

*Circulait alors secrètement la nouvelle de la mort de Benito Albino Mussolini, fils illégitime et caché du Duce. Pour éviter d'éclabousser de ses frasques son image de dictateur, d'homme idéal et de père accompli, Benito Mussolini avait d'abord éloigné sa maîtresse, Ida Dalzer. De Rome, il l'avait envoyée à Venise. Mais surtout il l'avait séparée de leur fils dont elle avait, selon lui, cherché trop bruyamment à revendiquer les droits et le nom. Il réussit à étouffer un probable scandale en la déclarant folle et érotomane. Il la fit enfermer purement et simplement à l'hôpital psychiatrique. Il confia Benito Albino Bernardi, selon le pseudonyme qu'il lui imposa, à un tuteur, qui l'adopta, et, en quelque sorte, aux services de la police.*

*À l'approche de sa majorité, le jeune homme qui avait subi les souffrances d'une identité bâillonnée se montra agité et parfois virulent quant à son nom et à ses droits. Le Duce lui réserva alors le même sort qu'à sa mère. L'ordonnance médicale fut identique : « Dangereux pour lui-même et pour les autres. Son état mental nécessite l'enfermement et une surveillance sans relâche. » La fin*

*fut semblable, pour le fils comme pour la mère, chacun dans un asile. Le diagnostic resta évasif. Et si la mort ne fut pas directement causée par un délire — ce qu'on ignore — elle fut au moins provoquée par le traitement médical dont l'un et l'autre furent objet<sup>3</sup>.*

*Giulia pensa alors qu'approcher de près la question du nom propre et de l'identité ne laissait indemne personne. Benito Albino et Beppino n'avaient rien en commun, sauf d'être morts par fidélité à leur nom propre. Violents et désordonnés, tous ces éléments avaient surgi dans son esprit. Ils étaient loin de son quotidien mais proches de son drame. Elle avait compris que son histoire faisait partie, elle aussi, de l'Histoire<sup>4</sup>. La réponse qui lui restait à faire à Felice Bruneri lui apparut alors comme une formidable opportunité, une nouvelle chance, celle du sens.*

*La mort civile de l'homme Giulio Canella n'était ni la mort d'un père, ni celle d'un mari. Elle se signa et se mit à écrire.*

*Depuis le début du procès, en 1927, elle avait écrit des courriers par centaine aux amis, aux détracteurs, aux ministres, au Duce, au roi Victor-Emmanuel, au pape<sup>5</sup>. Mais ce jour-là le ton perfide de la lettre de Felice Bruneri la blessait profondément. Elle luttait contre l'anéantissement quand une clameur muette la secoua dans tout son être, une incroyable clameur, comme un appel qui semblait vouloir la relier à tous les siens à la fois. Elle s'empara d'un dossier précis, le manuscrit<sup>6</sup> que Beppino n'avait pas eu le temps de finir. Il avait lutté jusqu'à la mort pour l'identité et le nom de son père que l'Histoire avait confisqués et salis. Elle avait compris qu'elle devait reprendre le travail inachevé de son fils. Elle devait témoigner à son tour.*

*Elle sentit pour la première fois combien écrire, c'était un peu comme prier. La formation des lettres, des mots, des phrases dépendait d'un ordre qui la dépassait. Elle sut alors qu'après cet acte, ni elle ni ses enfants n'auraient plus jamais besoin de lutter.*

Mon mari Giulio Canella est né, le 5 décembre 1881, à Padoue. C'est à Vérone que nous nous sommes rencontrés. Il était venu pour y travailler et moi, fraîchement arrivée du Brésil, j'étais installée chez mes grands-parents.